

de la mode ; elle subit peu ces engouements qui marquent, dans les lettres ou dans les arts, la prédominance passagère et quelquefois regrettable d'un certain goût et de certaines formes. Elle est, en un mot, classique, conservatrice. Elle est un peu moins de son temps, un peu plus de tous les temps ; moins ardente et plus sage ; plus calme dans ses préférences et aussi plus fidèle, n'admettant qu'avec réserve les modèles proposés par l'admiration d'un jour et maintenant son culte indépendant pour ceux qu'a consacrés l'admiration des siècles.

Tel est le rôle de la province dans le fonctionnement des forces qui constituent l'unité intellectuelle de la France ; rôle secondaire si l'on veut, mais nécessaire à la discipline du goût. Aux époques d'éclectisme, où l'autorité des règles s'affaiblit pour laisser le champ plus libre à l'imagination et au caprice ; où la fantaisie s'épuise en combinaisons plus ou moins ingénieuses pour varier les formes de l'art ; où elle cherche souvent, en dehors des principes éternels du beau, les moyens de plaire par des conceptions étranges et tourmentées à des esprits qui ont perdu le sentiment du simple et du vrai, il est bon de rencontrer quelque part le respect de la tradition, le goût classique, ce je ne sais quoi d'un peu timide, si l'on veut, mais de tempéré, de sobre, d'élégamment correct qu'on est convenu, en art, d'appeler les saines doctrines.

Ces réflexions me ramènent à M. Chenavard, dont les conceptions s'y rattachent par un lien si intime. Nous sommes précisément en présence d'un de ces esprits rares, d'une de ces natures délicates et choisies qui ayant reçu l'impression élevée du beau et comme une certaine empreinte de l'idéal, la conservent dans sa pureté inaltérée. Le beau pour certaines âmes, c'est cette vision merveilleuse dont parle Platon, et dont elles gardent toujours le souvenir. M. Che-